

Marjorie Mariani

La grâce

du ridicule



Marjorie Mariani

La Grâce du ridicule

© Marjorie Mariani, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3337-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Amandine.

Chapitre 1

Toutes les histoires ont déjà été écrites... sauf la mienne. Pour la bonne et simple raison qu'il n'y a rien à raconter. Au mieux, on pourrait faire une liste récapitulative en dix points de mes vingt dernières années :

Un : Mariage à vingt-deux ans et deux enfants.

Deux : Un sexto que je n'ai pas écrit qui se retrouve sur le portable de mon mari le jour de mes trente-huit ans.

Trois : C'est une erreur, je ne la connais pas.

Quatre : Un deuxième sexto que je n'ai pas écrit qui se retrouve sur le portable de mon mari le lendemain de mes trente-huit ans.

Cinq : Elle me harcèle, je la connais à peine.

Six : La photo des boobs d'une blondasse de vingt-cinq ans sur le portable de mon mari le surlendemain de mes trente-huit ans.

Sept : En fait, je l'aime. Pardon.

Huit : Connasse.

Neuf : Enculé.

Dix : Divorce.

Quand je vous disais qu'il n'y a rien à raconter. Remarquez, *Cecil B. DeMille* disait : « donnez-moi une page de la bible et je vous fais un film » et il a fait *les dix commandements*. Il aurait peut-être fait un film monumental de trois heures trente en se basant sur ma liste... Mais j'en doute.

J'ai quand même eu de la chance, il m'a laissé la maison. Il a dit que c'était mieux pour les enfants. Sur le coup, j'ai trouvé ça admirable. C'est quand il a ajouté que la garde alternée n'était pas l'idéal que j'ai compris que la maison était le prix de sa tranquillité et de son nouvel épanouissement sexuel. Mais je ne suis pas un monstre de rancune. Je lui ai juste dit qu'il allait finir seul, qu'elle le plaquerait pour un jeune de son âge, et qu'il pourrait toujours ramper pour revenir, que c'était terminé. Et je lui ai souhaité une mort horrible, du genre qu'on le retrouverait à l'odeur au bout d'un an. Bien entendu, j'ai hurlé tout ça depuis la porte d'entrée alors que lui était dans la rue. Pour être sûre que les

voisins puissent en profiter, vous voyez. J'ai fait ça bien, avec la bave aux lèvres et la morve aux nez, je leur en ai donné pour leur argent. Ah oui, j'oubliais... Juste avant, j'étais tombée à genou en le suppliant de ne pas partir, que je l'aimais, qu'il était l'homme de ma vie, qu'on allait surmonter cette crise, tout ça, tout ça. J'ai même mis la question des enfants au milieu en disant qu'il allait leur faire énormément de mal. Ouais, je sais, c'est dégueulasse, mais je gérais l'urgence, j'ai fait comme j'ai pu.

Mais après ça, je l'ai laissé tranquille. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, terrée chez moi, et j'ai adopté le régime pyjama pilou/*Nutella/Netflix*. On jette l'opprobre sur ces trois-là à longueur de temps mais on n'imagine pas combien de gens ils ont sauvés. Ils sont la sainte trinité des gens temporairement tristes. Celle à qui vous vous raccrochez, qui vous soutient et vous accompagne vers la suite. Donc, j'ai commencé ma nouvelle vie comme ça. Mais pas si longtemps quand j'y réfléchis (sauf pour *Netflix*). D'abord parce que j'ai un travail, ensuite parce j'ai deux enfants. Les deux à temps plein. Enfin parce qu'à mon grand étonnement, la douleur s'est vite estompée.

Avec les enfants, ça n'a pas été simple au début. Rapport au fait qu'ils étaient là pendant ma crise de nerf. Pour eux, cet épisode s'est résumé à : « maman a mis papa à la porte ». Et ils me l'ont fait payer ces saletés. Julie avait onze ans et Antoine quatorze. Ma fille n'a pas trop mal géré. Mais mon fils... Et j'ai eu droit à tout. Les cauchemars, le mutisme, les notes qui dégringolent, les regards haineux, les remarques assassines, les pleurs retenus, les appels mielleux à ce père merveilleux, le tout entrecoupé de câlins plus culpabilisants que réconfortants. Cette ambiance est montée crescendo jusqu'à ce qu'Antoine me dise qu'il voulait aller vivre avec son père. J'ai dit « ok, appelle-le », en me fendant intérieurement d'un immense rire sardonique. Pourquoi ? Parce que si j'avais vingt-cinq ans et un amant de quarante ans avec deux enfants — dont un qui veut vivre avec lui, je sais exactement comment je gèrerais la situation : sans pitié et avec un immense rire sardonique. Ça n'a pas loupé, Antoine est revenu au bout de quinze jours. En passant la porte, il m'a juste dit : « je ne veux plus jamais qu'on en parle ». C'est ce qu'on a fait, et on a enfin pu commencer notre nouvelle vie à trois.

Je ne sais pas comment ça se passe chez les autres, mais il y a un truc trop bien avec mes enfants : Quoi qu'il se passe, quoi qu'on se dise, l'amour qu'on se porte n'est jamais, jamais, remis en question. Ça libère d'un poids, vous ne pouvez pas imaginer. Et ça, c'est vraiment cool.

Les premiers temps au boulot, ça n'a pas été simple non plus. Surtout le lundi matin, quand les copines racontaient ce qu'elles avaient fait en famille. J'en venais à leur envier leurs balades bucoliques, leurs pique-niques et le petit dernier qui a fait du vélo sans les petites roues. Alors que je déteste ça. Je n'ai rien contre les pâquerettes, mais entre nous c'est un peu le pacte de non-agression germano-soviétique : ça ne dure pas. Et comme je ne veux pas leur faire de mal, mieux vaut me tenir à distance. Pour moi, un dimanche réussi, c'est celui où mari et enfants vont faire du vélo pendant que vous leur préparez des crêpes en regardant *L'impossible Monsieur Bébé*. C'est peut-être ça être paumée : envier aux autres des choses qu'on n'aime pas. Et puis, je ne sais pas pourquoi, j'avais une espèce de honte à dire que j'étais en instance de divorce. Alors que quand j'ai fini par lâcher le morceau, tout le monde a été plutôt gentil et compatissant. Oserais-je avouer que j'ai même senti de l'envie chez certains ? Oui. La vie est très étrange. Des gens qui n'avaient rien demandé se font plaquer du jour au lendemain, et d'autres passent leur vie avec une personne en rêvant chaque jour de se faire larguer. Et tout ça fait un nombre incalculable de personnes malheureuses. Allez comprendre.

Je travaille pour une grande plateforme logistique plantée au milieu de nulle part, pas loin de la frontière espagnole. Je suis responsable de l'équipe qui gère tout ce que les autres ne veulent pas gérer. Rien de transcendant. Mais la partie la plus sympa de mon boulot, c'est travailler avec les chauffeurs. Je récupère les enregistrements, je donne les feuilles de route et j'attribue les camions. Les routiers, c'est de la pierre brute. Des bijoux en devenir. Certains ne seront jamais taillés, certes. Mais ils sont d'une sincérité rassurante. Et la testostérone brute, c'est revigorant. Ça me permet d'exprimer ma masculinité. J'adore aller jusqu'au hangar et lancer à la cantonade :

— Putain Roger, tu m'as encore paumé les clés du camion ! Je fais comment moi maintenant ? !

Et immanquablement, je les vois tous approcher pour me taquiner pendant que le Roger en question cherche les clés partout. Les chauffeurs, ce sont mes nounours à moi. Ils me connaissent depuis que je suis entrée dans la boîte, qui était bien plus petite à l'époque. J'avais vingt-six ans et j'étais jeune maman. Ils m'ont adoptée. Grosses blagues et rires tonitruants, mais ils ont toujours été gentils avec moi. Il y en a toujours un qui me rapporte des clopes de La Jonquera. J'ai aussi droit régulièrement à un croissant tout chaud. Et pour mon anniversaire, je me fais belle et je descends souffler mes bougies avec eux. Il a

bien fallu que je leur dise à eux aussi.

— Non ? C'est pas vrai ?

— Si...

— Mince... et... c'est toi qui l'a laissé ?

— Non, il en a trouvé une autre...

J'ai dit ça avec les larmes aux yeux parce que c'était vraiment encore tout frais. Et alors là, mon ex s'en est pris pour son matricule. Je vous passe tous les noms d'oiseaux auxquels il a eu droit. Ses tympanes ont tellement sifflé qu'ils ont dû frôler la perforation. Le lendemain, j'ai trouvé sur mon bureau une grosse boîte remplie de viennoiseries. On dira ce qu'on voudra, les nounours, même quand on est grande, c'est réconfortant.

Et puis, la vie a repris ses droits et je me suis installée dans une nouvelle routine. Surtout la routine du vendredi soir parce que je retrouve mon gang de copines quadra-célibataires-cinéphiles : Clothilde dite Clochette, Valérie dite Valou et Nadia... dite Nadia. Le principe est simple, chaque semaine, à tour de rôle, on choisit un thème et deux films. On les regarde et on les commente. Et puis on boit et on parle des hommes. Et on boit encore et on parle de sexe.

Une soirée type, ça ressemble à ça.

Je choisis le thème « films d'amour » : *Casablanca* et *Nos plus belles années*.

Pour Valou, c'est génial. Parce que pour Valou, tout est toujours génial. Jamais vu un aussi bon public. Elle aurait eu les mêmes étoiles dans les yeux si je lui avais proposé *Les 120 jours de Sodome* de Pasolini et *Caligula*.

Pour Clochette, c'est nul parce que si le film est à peine plus gai que *le septième sceau* de Bergman, c'est de la merde. Elle a des principes, c'est comme ça. Elle a adoré *Ad Astra*, c'est dire.

Nadia est plus mesurée.

— *Casablanca*, sérieux ? Tu nous le ressorts à toutes les sauces ! C'est bien, mais quand même...

— Mais c'est le plus beau film d'amour de tous les temps !

— Mais il y en a d'autres ! Et puis *Nos plus belles années*... Tu aurais pu en choisir un avec une fin heureuse.

— Les histoires d'amour qui finissent bien, ça m'ennuie. Là, c'est intense. Ah... quand il lui dit « ... je ne viendrai pas... ». Et le sourire de *Redford* ! Et *Barbra Streisand* qui séduit Robert... Ça donne de l'espoir à toutes les filles normales de la terre, non ?

— C'est pas faux... Sauf qu'on n'a pas toutes le charisme de *Barbra*

Streisand...

— Oui, mais ça se voit moins vite que de ne pas avoir le corps d'*Eva*

Mendes...

— Bon les filles, on attaque ou quoi ?

Ça, c'est Clochette qui râle. Comme je disais, elle a des principes.

Nos soirées commencent invariablement de la même manière. Et finissent invariablement de la même manière.

— Valou, tu es en train de nous dire que tu n'as jamais avalé ?

— ... non...

— Mais on t'a déjà éjaculé dans la bouche ?

— ... non...

— Tu veux dire que tu finis à la main ?

— ... oui...

— ...

— ... Mais c'est pareil, non ?...

— ...

Le lendemain, Valou est partie illico acheter des berlingots de lait concentré sucré. Pour être prête si l'occasion se présentait. Il fallait juste qu'elle pense à étaler les entraînements, histoire de ne pas se fendre d'un coma diabétique.

Comme je vous le disais, il n'y a pas de quoi écrire une histoire. J'ai divorcé et j'ai continué ma vie, comme tout le monde.

Chapitre 2

Les copines, c'est super pour vous remettre en selle après un divorce. Tout l'inverse des parents. Les miens ont fait comme ils ont pu. Mais aussi gentils, aimants et bienveillants qu'ils soient, ils restent de la génération précédente. Comprenez que malgré tous leurs efforts, ils commencent à être largués. Je le suis moi-même avec mes enfants, je sais de quoi je parle.

Quand vous annoncez à vos parents que vous divorcez parce que votre mari vous a quittée pour une autre, vous prenez conscience de ce qu'est le langage non verbal. Ma mère a perdu vingt centimètres et mon père s'est découvert une passion soudaine pour l'apnée. J'ai entendu dans la tête de ma mère « Mon Dieu, ma pauvre chérie, tu vas finir ta vie toute seule », et dans la tête de mon père « Où est-ce que j'ai rangé mon fusil de chasse déjà ? ». Alors j'ai souri. Un immense sourire joyeux et rassurant. Je maîtrise. J'ai quand même planqué les cartouches de douze de mon père avant de repartir.

Une fois que j'avais géré mes enfants et mes parents, je me suis dit que je devais m'occuper de moi. Les deux premières années, j'ai traversé plusieurs phases. Avec plus ou moins de bonheur.

Quand vous vous faites larguer, vous avez besoin de vous prouver que vous pouvez encore séduire. Non mais quel poncif ! En réalité, vous êtes enragée, en colère, malheureuse et vous avez une nécessité impérieuse à reprendre le contrôle. Votre humeur oscille entre Attila, ses Huns, le *Joker* et un croque-mort neurasthénique. Mais vous cachez tout ça sous une bonne humeur exacerbée que tout le monde apprécie, surtout les hommes. Fuyez, pauvres fous.

Ma première victime fut Franck Lantier, le chef du service juridique. La reconstruction post-largage, c'est comme le parcours d'un tueur en série : on commence par son environnement immédiat. Il était gentil, Franck Lantier. Mignon, sans plus. Mais surtout, il ne sortait jamais de son bureau, avait peu d'interactions avec les autres employés et avait la réputation d'être taiseux. La proie parfaite. Remarquez que je ne l'envisageais pas comme ça sur le moment. J'étais persuadée d'être une gentille fille qui avait juste envie de refaire sa vie.